Sébastien Schehr, *La vie quotidienne des jeunes chômeurs*

Préface d'André Gorz. Paris, PUF, 1999, vi + 287 p., bibl. (« Sociologie d'aujourd'hui »)

Patrick Gaboriau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/5763>

DOI : 10.4000/lhomme.5763

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 287-288

ISBN : 2-7132-1357-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Patrick Gaboriau, « Sébastien Schehr, *La vie quotidienne des jeunes chômeurs* », *L'Homme* [En ligne], 157 | janvier-mars 2001, mis en ligne le 23 mai 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/5763> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.5763>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Sébastien Schehr, *La vie quotidienne des jeunes chômeurs*

Préface d'André Gorz. Paris, PUF, 1999, VI + 287 p., bibl. (« Sociologie d'aujourd'hui »)

Patrick Gaboriau

- 1 LE CHÔMEUR est-il une « victime », comme le présente les médias ? Doit-on l'étudier uniquement sous le mode privatif du « sans emploi » handicapé ? Sébastien Schehr propose une autre voie de réflexion. Sa thèse est qu'il ne faut plus penser le chômeur en fonction de la seule catégorie du travail, « thématique négative » (p. 11) qui polarise les différenciations sociales autour de l'activité salariale ou de son absence : « La sphère du travail n'est plus l'unique horizon de nombre de modes de vie » (p. 221) ; « Les chômeurs et les précaires ne sont pas les victimes passives d'événements extérieurs ou des contraintes sociales » (p. 271) Il convient de réfléchir sur les modes de vie qu'ils adoptent et qui ne les définissent pas seulement en rapport avec l'éthique productiviste et la « figure du travailleur ». Bref, le travail n'est pas une catégorie a-historique. Les différentes formes de socialisation permettent de le replacer dans des ensembles plus vastes. En dernier ressort, les « travailleurs », les « battants », seraient – selon l'hypothèse de l'auteur – « objet de contrôle social par le biais de la figure-repoussoir du chômeur » (p. 13).
- 2 Quatre récits de vie constituent la base de l'enquête et servent de support à ce point de vue. Plutôt que de délimiter des phases dans les « mondes sociaux » du chômage, l'auteur cherche à « décomposer des parcours singuliers » (p. 32). Au concept gofmannien de « carrière » il préfère celui de « périple » qui, autant que par des « vides » et des « manques », se caractérise par des manières d'être particulières. Parmi celles-ci, mentionnons « les pratiques de débrouillardise » (p. 30), à savoir l'« ensemble des pratiques dites de substitution de revenus » (travail au noir, auto-production, don, récupération, vol) qui permettent la survie (p. 56) ; la « réalisation de soi » (« la vie se fait peu à peu œuvre » ; p. 179), où les espaces de temps ne sont pas pensés en fonction du salaire ; les « formes de sociabilité » (constitution de réseaux d'entraide pour le

ménage ou les travaux de réparation) ; les « temporalités » et les « rythmes de vie », c'est-à-dire l'importance accordée au temps pour soi.

- 3 Ici et là, on trouvera quelques affirmations hâtives : ainsi, on comprend que l'optique de la réinsertion sociale soit « utilitariste », mais en quoi serait-elle « puritaine » ? (p. 17). Lorsqu'on lit : « Comment des personnes n'ayant jamais travaillé pourraient-elles être affectées par une perte qu'elles n'ont jamais subie ? », on peut répondre simplement qu'elles sont touchées par les effets financiers liés à l'absence d'emploi. La précarité n'est pas suffisamment distinguée du chômage. Le « précaire » n'est pas nécessairement « chômeur », et réciproquement. Or les deux appellations sont souvent accolées. J'ajouterai quatre remarques plus générales, en insistant sur le fait qu'on retrouve fréquemment cette même tendance dans de nombreux livres d'ethnosociologie qui traite de la « précarité ».
- 4 Tout d'abord, les conditions de l'enquête auprès des quatre personnes dont on suit l'itinéraire de vie ne sont pas précisées. À partir de quels critères ces quatre cas ont-ils été choisis ? L'auteur nous apprend qu'il s'agit de « récits de vie de quatre jeunes, récits récoltés en continu entre 1995 et 1996 » (p. 97). On aurait aimé savoir sur combien de cas porte l'enquête globale, combien d'entretiens ont été effectués – le temps, le lieu précis, les conditions –, comment l'auteur en est venu à connaître tel ou tel, à défaut de quoi les histoires de vie ne sont guère utilisables.
- 5 Ensuite, une confusion s'installe peu à peu entre « la vie » et « le discours tenu sur sa vie ». Sébastien Schehr travaille à partir d'entretiens, c'est-à-dire de discours sur la pratique. Ainsi, lorsqu'il explique : « Pour Karl [chômeur né en 1971], les sociabilités ont également une place très importante dans la vie quotidienne », il faut entendre, « d'après ce qu'il dit dans les entretiens, ses sociabilités sont importantes ». Mais que signifie « importantes » ? Qu'en est-il dans ses contacts quotidiens ? Nous l'ignorons. En outre, un glissement se produit parfois qui fait que le discours est vu comme une pratique. Or, dans ce livre, il n'y a pas d'observations en situation, pas d'étude directe de la vie quotidienne des chômeurs : nous n'entrons pas à l'Agence nationale pour l'emploi. La « plongée au sein de l'univers du chômage » se limite à des récits de vie obtenus par entretiens.
- 6 À plusieurs reprises (pp. 28, 272, 276), l'auteur manifeste le désir de sortir du misérabilisme. Or, qu'on le veuille ou non, celui-ci constitue un des aspects de la vie des personnes en situation de précarité. Il est en effet difficile de contester le fait que de nombreux chômeurs connaissent des fins de mois difficiles ! Insister sur cet aspect est-il « misérabiliste » ? Oui, mais il ne représente qu'une des particularités de la vie du chômeur : les soucis d'argent suscitent aussi des formes d'organisation sociale, des attitudes de débrouillardise (ce que souligne l'auteur). Lorsqu'on étudie des gens en situation de pauvreté, le point de vue misérabiliste est nécessaire, mais il ne constitue qu'un pôle de cette dialectique ; l'autre pôle, c'est que malgré ces manques se font jour des constructions symboliques originales.
- 7 Enfin, dénoncer les catégories utilisées ne veut pas dire qu'on en sort. Si, comme le dit l'auteur, le « chômeur » est une catégorie qui inverse la figure du travailleur, comment penser autrement une notion définie d'emblée par la catégorie antagoniste ? Peut-on encore parler de « chômeurs » ?

- 8 Quoi qu'il en soit, cet ouvrage scrupuleux d'un jeune auteur mérite notre attention. Les travaux de Paul Grell, Dominique Schnapper, Laurence Roulleau-Berger, Robert Castel, entre autres, sont bien analysés et articulés à la problématique, ce qui est rare.
 - 9 Pour étayer cette thèse par ailleurs convaincante, sans doute eût-il fallu effectuer une enquête de première main en utilisant la méthode classique de l'observation participante. En son absence, la critique s'essouffle, et le titre de l'ouvrage n'est guère approprié. En dehors des quatre cas analysés dans le chapitre III (pp. 97 à 155, soit le quart du livre), elle décortique les travaux qui portent sur « les vécus du chômage » (p. 9). Sur ce point, le jeune sociologue a parfaitement réussi sa tâche.
-

AUTEUR

PATRICK GABORIAU

CNRS, Laboratoire d'anthropologie urbaine, Ivry-sur-Seine.